

**PAGES
MANQUANTES**

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :

UN AN - - - - \$2.00
SIX MOIS - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.

TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :

UN AN - - - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

*Bonne et heureuse année aux
abonnés du Journal de Françoise,*

LA DIRECTRICE.



❖ Année finie ❖

*L'année est un collier dont les grains sont les jours.
Ils ont un poids égal et pareille structure
Mais ils ne sont pas tous de la même nature :
Les uns sont de granit, les autres de velours.*

*Entre nos doigts pressés glissent leurs fins contours,
Dispensant, au hasard, caresse ou meurtrissure,
Sans permettre jamais à la main la plus sûre,
La répulsion vive ou les ardents retours.*

*Quand le dernier des grains de nos doigts se dégage,
Plus d'une plaie, hélas ! se montre sur la chair :
Le velours nulle part, n'a marqué son passage...*

*Et nous restons pensifs, songeant au sort amer
Qui veut que sur nos mains vieillissantes l'on voie
Les traces du malheur, non celles de la joie...*

CHARLES MAURAN

Les lectures sérieuses

“LES heures sont longues, les années sont courtes !” Combien on constate la philosophie profonde de cette pensée, chaque fois que, reléguant au panier, ce cimetière des inutiles papiers—le calendrier de l'année qui n'est plus, nous entamons les premiers feuillets de l'almanach nouveau.

Oui, les années sont courtes ! A ceux qui entrent dans la vie, l'année nouvelle est déjà une amie, une amie que l'on croit sincère, qu'on dore des vertus dont on se plaît, à cet âge, à parer ceux que l'on aime... A ceux qui ont senti les rudesses de la route, une année nouvelle se dresse, mystérieuse et grave, dans leurs esprits inquiets...

Quelle qu'elle soit, cependant, elle s'écoulera aussi rapidement que les autres ; à nous de profiter de son fugitif passage et d'essayer de le rendre aussi fructueux que possible.

La brièveté du temps n'a rien qui doive nous attrister outre mesure. La loi des compensations est si bien établie en ce monde qu'elle apporte des dédommagements pour chaque jour de jeunesse que nous perdons. L'habitude, par exemple, des lectures sérieuses, de ces lectures qui ornent la mémoire et meublent l'esprit, est un des plaisirs les meilleurs, que l'on peut se donner à tout âge, et, qui prépare supérieurement à rendre la vie non-seulement agréable à soi, mais aux autres dans le commerce ordinaire de la société.

Plus on avance en âge, d'ailleurs, plus on apprécie la jouissance fine et subtile de ces lectures, car, le jugement se mûrit, il pénètre davantage

le sens des choses, il comprend mieux la pensée de l'écrivain. L'impression qu'il en reçoit est profonde et les raisonnements que l'esprit fait ensuite sont plus sûrs et plus pondérés. La personne qui s'habitue aux lectures sérieuses apportera dans la conversation une qualité de plus, dans la discussion, une connaissance réelle de son sujet, des idées plus justes et des déductions plus raisonnées. Sans parler du charme profond que ses interlocuteurs éprouveront à causer ou à discuter avec elle.

Une femme, encore jeune, mais dont les trente ans sont bien sonnés, me disait un jour, qu'allant lui rendre visite, je la trouvais lisant les conférences d'un célèbre orateur :

—Voyez-vous, Françoise, je ne suis pas encore vieille, c'est vrai, mais l'âge mûr, puis, la vieillesse viendront sûrement. Je veux préparer cet âge et le rendre intéressant pour moi, agréable pour les autres. A mesure que les charmes extérieurs d'une femme perdent leur fraîcheur et leur grâce première, il faut les remplacer par des attraits plus durables. Je veux développer mon esprit, affiner mon intelligence afin qu'ils aient eux aussi, leur attirance... On oubliera, en me parlant, que mon teint est pâli, que mes lèvres sont moins vermeilles. Et le nombre d'années qui s'accumuleront sur ma tête ne m'effraieront pas, puisqu'elles ne devront qu'augmenter mon bagage d'informations, pas plus qu'elles ne seront une cause d'éloignement pour mes amis puisque je deviendrai, de jour en jour, une compagne plus intéressante, et une amie aussi agréable que sage...

Ce conseil, que je me permets de répéter, m'a paru excellent et profitera, j'en suis sûre, aux lectrices qui voudront y apporter quelque attention.

Il ne faut pas confondre les lectures sérieuses avec les lectures ennuyeuses. Un ouvrage de littérature peut être une lecture sérieuse à condition que l'auteur soit un écrivain supérieur, qui ne se contente pas de jouer sur les seules cordes de la passion malsaine et d'une sentimentalité de névrosé.

Un auteur, qui fait autorité et dont ma mémoire infidèle regrette de ne pouvoir trouver le nom à propos, a dit qu'il était bon d'avoir toujours

deux livres sérieux en train. L'un, que l'on prendrait par petites tranches à cause de sa digestion lente, serait un traité d'hagiographie, d'apologétique ou de morale ; l'autre serait un ouvrage d'histoire ou de littérature. Et dans cette dernière catégorie se place le roman, mais le roman sérieux, qui laisse dans l'esprit, après sa lecture, une connaissance de plus, un sentiment vrai des choses de la vie.

Le fardeau du ménage ne saurait jamais entièrement priver les femmes d'un peu de lecture—voire même quotidienne. N'est-ce pas le président d'Aguesseau qui composa tout un ouvrage, pendant les dix minutes journalières que sa femme le faisait attendre avant son dîner ?

Quelle est la femme qui ne peut soustraire à sa vie active de maîtresse de maison, les dix minutes nécessaires à une lecture intéressante ? Non seulement, elle y gagnera intellectuellement, mais son esprit, trop tendu par les devoirs quotidiens se détendra, s'adoucira dans une aimable distraction, et la disposera à mettre plus de résignation et de patience dans l'accomplissement de ses lourds devoirs.

Chères lectrices, soyons comme cette femme intelligente dont je vous parlais tout à l'heure. Utilisons à notre bénéfice les années qui passent et qu'elles ne fassent que servir à notre développement intellectuel... "Comme à notre perfection morale," ajouterait sans doute un prédicateur dans l'exercice de sa profession.

Si vous voulez !

FRANÇOISE.

Une année qui finit

JE viens de brûler mon vieil almanach,—l'almanach que j'avais accroché, tout doré, tout souriant, l'an passé, près de la cheminée.

Je l'ai mis sur le feu, n'ayant plus besoin de lui, content de le voir finir. C'est d'abord le ruban, le petit ruban rose, un peu jauni par ces douze mois, qui s'est embrasé et a brusquement disparu. L'almanach était encore intact ; je pouvais lire le nom de ces jours à présent parcourus, dépensés, oubliés.

Pauvre almanach ! comme je lui avais — je m'en souviens — souhaité la

bonne année en lui disant :

— "Réponds-moi ! que m'apportes-tu d'heureux ?"

On croit toujours que ces morceaux de carton valent mieux que les autres ; mais plus on avance, plus on s'aperçoit que les hommes et les almanachs se ressemblent toujours.

Celui-ci, cependant, sur le brasier semblait se plaindre ; il gémissait avant de brûler et — les choses ont aussi leurs agonies — se tordait, comme pour me dire : "De quoi suis-je coupable ?.."

Tout-à-coup, la flamme a éclaté, l'enveloppant, le caressant, toute joyeuse de dévorer quelque chose,—et quelle chose : une année ! Les colonnes des mois sont devenues noires, le carton s'est effeuillé, s'est divisé, tombant en fragments où couraient ces longues files d'étincelles qui ressemblent à des armées en marche ; les noms de jours, les noms des mois s'effaçaient. Je me suis trouvé devant un peu de poussière noire,—tout ce qui demeure d'une année finie,—des cendres !

Que j'ai bien fait de le brûler ! Au moins, il ne me reste rien sous les yeux des journées qui viennent de finir. Le souvenir seul, et c'est bien assez ! Je ne reverrai pas ce carré de carton où je cherchais les jours de fête, où je marquais chaque nom par une espérance,—calendrier en avenir que je m'étais construit et qui n'était qu'un... calendrier en Espagne !

Au feu, ces almanachs menteurs !

Pourquoi ne peut-on avec eux brûler d'un seul coup le vieil homme, dépouiller le passé, changer de peine comme on change de vêtements ?..

"Je voudrais vivre ainsi, disait un jour Michelet, dans un renouvellement perpétuel !"

Pourtant, je trouve qu'il vient vite,—et tout seul,—ce renouvellement, et qu'on n'a besoin de rien détruire. Les choses tombent d'elles-mêmes, et les hommes et les sentiments.

Qu'il en emporte, de parcelles de chacun de nous, ce vieil almanach, d'illusion détruites, d'amitiés perdues d'espoirs aux ailes brisées !

Laissons tout cela partir, laissons s'envoler les hirondelles !

Mais comment tant de choses, dites-moi, peuvent-elles tenir sur un morceau de papier satiné ? Trois cent

soixante-cinq jours. C'est bien court, c'est bien long !

Je ne regarde pas sans un certain frisson l'almanach nouveau... S'il pouvait parler, s'il pouvait nous dire... Bah ! qu'il se taise !

Toute nouvelle année est une nouvelle maîtresse.

On sait bien qu'elle nous trompera, que ses serments sont de chrysocale ; on sait qu'elle ne tient pas, qu'elle donne plus de morsures que de baisers, que si elle a des lèvres, elle a des ongles, qu'elle est femme comme les autres, mais on ne reculerait pas pour un empire. En route.

Et d'ailleurs, cette année nouvelle, si elle se joue de nous, elle en trompera bien d'autres avec nous !...

A la place du vieil almanach en cendres, j'ai accroché, non sans émotion, l'almanach tout neuf, l'almanach brillant de l'an nouveau.

JULES CLARETIE.

L'Inauguration de la collection Dutuit

Aux lecteurs du

JOURNAL DE FRANÇOISE,

Les promeneurs traversant le jeudi 11 décembre, vers deux heures de l'après-midi, la paisible et sélecte avenue Marigny, se retournaient surpris, en frôlant deux modestes piétons qui cheminaient gaiment vers les Champs Elysées. L'un d'eux, petit : figure douce et paternelle, barbe argentée, n'était autre que M. Loubet ; son compagnon, c'était M. Chaumié.

Sans tambours ni trompettes, où allaient donc notre président et notre grand maître de l'Université ? Jouir en bourgeois d'un froid clair et lumineux ? Non : inaugurer officiellement l'Exposition du Petit Palais. De plus en plus nos mœurs publiques se transforment. Le Petit Palais ! rien qu'à prononcer ce nom, l'esprit s'isole et revit la grandiose et unique manifestation d'art qui le consacra : l'exposition rétrospective de 1900 !

Aujourd'hui, ce bijou d'architecture fin de siècle redevient temple, afin de recueillir et d'abriter la rarissime collection que les frères Dutuit ont léguée à la ville de Paris.

Ces amateurs mélomanes qui vivaient en pauvres, mangeaient sur un coin de table dans une assiette de cinq sous, voyageaient en troisième classe pour courir de Paris à Londres, payer 91 mille francs le chandelier en terre d'Oiron aux chiffres et aux armes d'Henri II qui est l'un des objets les plus remarquables de ceux exposés au Petit Palais ; ... les Dutuit laids, timides, d'allures campagnardes dont l'un se fit rapin de Couture pour obtenir ses conseils désintéressés, ces deux simples enfin, ces frustrés auxquels si peu eussent accordé attention, se dressent à cette heure parmi nos contemporains, en face de la postérité, comme la démonstration vivante de ce que peut l'effort patient, inlassable, de tout être qui, énergiquement, se dévoue à une œuvre.

L'œuvre de ces milliardaires de Rouen aura été de cueillir ça et là, patiemment, avec intelligence et savoir, guidés par un sûr instinct du Beau, des merveilles, créés en toutes les formes de l'art, aux époques les plus différentes, et d'en former une collection destinée à compléter le Louvre et Cluny.

Soulevons la lourde portière qui masque l'entrée de ce sanctuaire. Sous la lumière tamisée par un vélum, les teintes indécises des superbes tapisseries s'harmonisent au bleu velouté des panneaux où elles reposent, et au riche tapis vieux rouge qui recouvre les parquets.

Le décor est joli, approprié, chaud, et, à nos yeux, s'y détachent en leur relief propre, meubles, bronzes, marbres, livres à reliures armoriées, émaux, verreries, tableaux et dessins : un ensemble du plus haut et du plus impressionnant enseignement. Deux divisions générales :

D'un côté de l'immense salle les objets du XVIII^e siècle ; de l'autre, ceux du moyen âge et de la Renaissance et tous disposés en petits salons ou en boudoirs. L'une des premières choses qui m'ont frappé — par affinité de goût sans doute — c'est une haute cheminée Louis XVI surmontée de sa glace, ornée de sa pendule avec candélabres de Lepaute, environnée de meubles de style : fauteuils, canapés, sièges, consoles exquis supportant les deux inappréciables groupes

de Clodion, ainsi que d'autres bibelots de choix...

Sans peine, l'on replacerait dans ce cadre évocateur et charmant, la magnifique princessé de Lamballe, riieuse, insouciant encore des chagrins naissants de sa reine, cette altière et séduisante autrichienne faite pour les beaux atours, pour l'art fin et ciselé de son époque, pour marcher à travers un éclat de blanc et d'or, de bleu et de rose, alors que sa vie devait sombrer dans le noir sordide des prisons : premier attouchement de son martyre...

Secouons-nous. Voici d'autres vestiges d'un passé plus doux et plus lointain.

Aux murs, des tableaux : le portrait de Rembrandt, discuté, puis de vraies perles à rendre jaloux le Musée pourtant si riche à Bruxelles : la *Joueuse de clavecin* de Metz ; l'*Idiot quêteur* et la *Diseuse de bonne aventure* de Jean Steen : deux toiles d'où jaillit l'esprit le plus vif et le plus drôle, où s'épanouissent les plus belles surprises de coloris.

Tout près, des Verburg, des Cuyp, des Ruysdaël, un Everdingen justement vanté, des Van Ostade, des Hooch. Surtout, une série de dessins et d'eaux fortes de Rembrandt qui nous livre les meilleures ressources de son génie dispensateur sublime des *clair-obscur* et de la lumière.

D'abord sa *Résurrection*, son œuvre de prédilection ; son *Christ bénissant les malades*, puissant et divin ; la *Samaritaine* ; les *trois arbres* ; la *Vision d'Ezéchiel* : le *bourgmestre six* ; l'*homme aux cent florins* ; et le joyau de tous ceux-ci : le *songe de Jacob*, conçu et exécuté pour le livre oublié et insignifiant d'un juif espagnol.

Dans tous ces dessins, quel sens de la vie ! quelle géniale perception de l'humain ! à côté de Rembrandt, des Durer, des Lucas de Leyde, etc.

Au centre même de la salle, entre les divers salons décoratifs, s'étendent des vitrines contenant des richesses inouïes d'un autre ordre : jades, brûle-parfums, faïences de Faenza, d'Urbino ; le *Jugement de Paris* : ce plat de Gubbio d'une couleur et d'une facture spéciales et splendides. En un mot : toute une série qui établit l'histoire descriptive des majoliques italiennes depuis leurs premiers spécimens jus-

qu'aux renommées productions du plein XVI siècle.

Maintenant, la section des verres de Venise irrésés, aériens ; bulles de savon décomposant le prisme d'aspect irréel et suggestif. Encore des faiènces persanes : le plat sur fond bleu, de Damas, la tasse de la Mariée. Et cette autre collection qui raconte de sa genèse à son complet épanouissement, l'ascendance de nos vieux émaux dont certains secrets se sont perdus : *émaux de Linoges*, faiènces de St-Porchaire, terre d'Oiron où resplendit le chandelier de Henri II, seul type qui soit au monde et que racheta Eugène Dutuit pour la modeste somme de 91 mille francs !

Insignes encore les ivoires taillés, percés, fouillés, découpés en dentelles : une statuette de comédien en ivoire polychromé, des figurines de Tanagra, la Cisle Crenestienne, etc...

Plus remarquable encore peut-être, le médaillier, le seul existant complet, véritable histoire représentative et chronologique de l'art monétaire.

Dans le groupement des bronzes anciens s'offrant en vedette : le *Mercur*e découvert aux environs d'Annecy, et l'Apollon, deux gloires qui ne peuvent s'estimer assez haut.

Enfin les livres, et parmi eux, pour nous chrétiens, en un ravissement de l'âme, du cœur et des yeux, la série des missels enluminés par la piété naïve, touchante, suave et forte des solitaires d'autrefois, ou contenant des gravures exquises.

Un missel du XIV siècle égale en richesse, en ingénuité de conception les plus célèbres des missels italiens : le livre du sacre de Louis XVI que posséda Marie Antoinette.

Voisinant : des livres profanes dont les reliures hypnotisent ; le *poème d'Adonis* offert par Lafontaine à Nicolas Fouquet, relié aux armes du trop célèbre surintendant.

Le manuscrit du "grand Alexandre" édition unique du XV siècle, que M. Eugène Dutuit paya cent cinquante mille francs !

Il faudrait un volume pour mentionner seulement les numéros successifs de cette collection et donner leur historique.

Or à admirer, le temps vous trahit. Ces notes ne sauraient être que des traits.

En quittant le hall Dutuit, on retombe infailliblement dans le musée des artistes de la ville. Et comme aux portes d'entrée on avait admiré les œuvres de Frémiet : son St-Georges écrasant le dragon, en bronze doré, puissant et calme dans son action vengeresse, son Duguesclin vigoureux, fier, noble et rusé, à la sortie on s'arrête invinciblement à un portrait de fillette, de beauté étrange et mélancolique, signé Anna Jean ; à un 14 juillet de montement saisissant et de souffles superbe, signé Roll.

Puis on se repose religieusement en face d'une toile délicieuse : une église de village éclairée d'un chaud soleil naissant, du maître Darien. Non loin, un Fantin-Latour, flou et charmeur, trois *Vues de Paris* animées et vivantes, de Guillemet, s'opposant à un *Crépuscule de Normandie*, paisible et rêveur, de M. Paul Sain.

Au total, cette exhibition qui est depuis son ouverture la joie de Paris, restera l'un des points souverainement estimés de notre cité.

SUZANNE DE MARGUERON.

Antoine Gérin-Lajoie

[Nous reproduisons avec empressement cette page de *l'Enseignement Primaire*, qui rend un hommage mérité au patriote écrivain, qui fut encore le chef d'une de nos familles canadiennes-françaises les plus honorables du pays.— Note de la rédaction.]

GÉRIN-LAJOIE appartient à la phalange des hommes de lettres qui, de 1845 à 1867, créèrent la littérature canadienne-française.

Il est l'auteur de *Jean Rivard*, un charmant roman de mœurs canadiennes, où la religion, la bonne éducation, la gaieté, l'amour du sol, la fierté de la race encadrent une naïve idylle, celle de Jean Rivard et de Louise Routhier.

Dans sa jeunesse, Gérin-Lajoie composa le célèbre chant national *Un Canadien errant*, que l'on entend sur tous les points de l'Amérique du Nord où vit une famille canadienne-française. Il rédigea *La Minerve* de 1845 à 1852. A cette époque, il fut nommé sous-bibliothécaire au parlement d'Ottawa. Plus tard, il rédigea un *Caté-*

chisme politique. Il fut aussi un des fondateurs des *Soirées canadiennes* et du *Foyer canadien*. Il mourut en 1882, à l'âge de 58 ans. Longtemps après sa mort, on a publié son ouvrage le plus considérable : *Dix ans au Canada*, de 1840 à 1850. C'est une œuvre historique de grande valeur.

A l'époque de l'Union des deux Canada, 1840, Gérin-Lajoie avait 16 ans. L'élément canadien-français entretenait alors des craintes sérieuses sur son avenir. Lafontaine, Viger, Taché, Morin et Parent parvinrent à se faire élire au nouveau Parlement. Les deux derniers furent les initiateurs du mouvement littéraire et patriotique qui s'étendit de 1840 à 1867. En 1845, F.-X. Garneau publiait le premier volume de son *Histoire du Canada*, et un peu plus tard, l'abbé Ferland commençait son *Cours d'Histoire du Canada*, qui, à un grand mérite littéraire joint les vraies qualités du genre historique.

Fréchette, Fiset et Lemay recueillaient leurs premiers lauriers ; de Gaspé, de Boucherville, Bourassa, et un peu plus tard Gérin-Lajoie, mettaient une dernière main à leurs romans canadiens. MM. Faillon, Tanguay, Lavergnière, Bibaud et plusieurs autres, évoquaient un passé encore peu éloigné, mais presque oublié.

Ce fut la grande époque. De ce jour, les descendants des fondateurs du Canada s'appelleront Canadiens-français, car les colons anglais, à partir de l'Union, prennent le titre de Canadiens. Ce courant patriotique était raisonné. Lafontaine, comme chef politique, en avait la haute direction. Nos deux historiens le suivirent, et les journalistes du temps, ayant à leur tête Étienne Parent, firent vibrer de toute la force de leur talent la corde nationale. Les évêques, dans leurs mandements, recommandaient la colonisation des immenses forêts du Bas-Canada et encourageaient l'instruction populaire.

Les chefs politiques, les écrivains, l'épiscopat, le clergé et le peuple, tous se donnèrent la main, et résolurent de triompher des embûches que la nouvelle constitution dressait sur leur chemin.

Une cause aussi belle et une union aussi parfaite étaient bien propres à

enflammer l'imagination ardente des jeunes. A l'occasion de la visite du navire français à Québec, la *Capricieuse*, en 1855, le premier vaisseau qui nous vint du beau pays de France depuis 1759, Crémazie lança aux quatre coins du Canada les premières notes de son hymne à la patrie canadienne-française. Puis, successivement, il publia ces belles et touchantes pièces de vers que chacun connaît : *Le vieux soldat*, *Le chant du vieux soldat*, *Le drapeau de Carillon*, etc.

Dans la prose, M. Chauveau et l'abbé Casgrain jouaient un rôle identiques. Dans la politique, le mouvement national suivait la même marche. Lafontaine et Morin, soutenus par les publicistes, le clergé et le peuple, renversaient tous les obstacles et obtenaient une complète et entière justice en faveur de leurs compatriotes qui avaient été si manifestement maltraités par l'Acte d'Union.

Gérin-Lajoie était au premier rang des combattants. Il mit sa plume fertile et vigoureuse au service de la cause sacrée de la colonisation.

Encore une fois, je le répète, ce fut la grande époque. Il importe, aujourd'hui de mettre sous les yeux de la jeunesse, ces fortes pages que nos athlètes ont écrites de leurs mains puissantes.

Gérin-Lajoie est une des plus sympathiques figures de cette période brillante et féconde qui suivit la rébellion de 1837-38 et s'arrêta à la confédération. Il n'est que juste de rappeler son nom à la mémoire de la jeune génération.

M. Léon Gérin, du ministère de l'Agriculture, à Ottawa, est le fils de l'écrivain éminent dont nous venons de rappeler l'œuvre à grands traits. M. Gérin soutient avec honneur la réputation littéraire de son père. C'est un publiciste distingué, doublé d'un travailleur intelligent.

C.-J. MAGNAN.

"Quand Dieu eut fait l'homme il se dit : 'Maintenant il faut un roi de la création. Faisons quelque chose de bien.' Quelques coups de pinceau sur une motte de boue eurent Adam pour résultat. Ce résultat laissa le Créateur pensif, 'Non, dit-il à la fin, ce n'est pas assez bien ; recommençons.' Mettons plus de soin à la seconde ébauche, Eve sortit des mains divines. Mais le Seigneur resta soucieux. 'Bon, murmura-t-il, j'ai eu une distraction cette fois, c'est trop bien. Ma foi tant pis..... pour elle !'"

MME F. G. MARCHAND

Heureuse Innovation

LE mouvement en avant qui se fait de ce temps-ci, en faveur de l'éducation, ne se fait pas seulement dans l'esprit des personnes qui réclament pour nos enfants une instruction plus en rapport avec les exigences de la vie actuelle. Je suis heureuse de constater que les dignes femmes qui consacrent toute leur existence à élever nos filles, à former leurs jeunes cœurs et à les mener à un degré d'éducation, moral et pratique, qui nous est si cher, font tous les jours des efforts nouveaux pour atteindre ce but. J'ai appris, de source certaine, que les Rvdes Dames du Saint-Nom de Jésus-Marie (couvent d'Hochelaga) ont résolu d'ajouter à leur programme d'éducation l'enseignement obligatoire de la coupe de tous les vêtements dont une jeune fille peut avoir besoin plus tard pour elle et sa famille. Ces dames, comprenant combien cet enseignement est nécessaire aujourd'hui, ont décidé d'en faire non pas une chose facultative mais bien obligatoire pour toutes leurs jeunes élèves, aussitôt après la première communion et cela non seulement à leur maison-mère de la rue Notre-Dame, mais aussi dans toutes leurs missions, de façon à ce que nos filles de cultivateurs puissent jouir des mêmes avantages que leurs sœurs de la ville. J'applaudis des deux mains à cet esprit de progrès bien compris, et je suis certaine que toutes les mères de famille se joindront à moi pour féliciter et remercier ces Dames des efforts qu'elles font pour améliorer l'avenir de nos enfants.

C'est après mûre réflexion que ces Dames en sont venues à cette décision. Depuis trois ans déjà elles cherchaient quel serait le meilleur moyen et la meilleure méthode à employer pour arriver à leur but. Devant le brillant succès obtenu pendant ces trois dernières années, au Monument National, et devant les résultats si pratiques obtenus par elles dans l'étude qu'elles en ont faite, ces Dames n'ont pas hésité à adopter pour leur communauté la méthode enseignée par Mme Boudet. Cette même méthode est actuellement à l'étude chez les Dames de Sainte-Croix, à St-Laurent, ainsi que chez les Dames de Sainte-Anne, à Lachine, et j'ai tout lieu de

croire que l'année prochaine, ces maisons d'éducation, à leur tour, rendront cet enseignement obligatoire dans toutes leurs institutions. Dans tous les cas, je ne puis que dire bravo à tous ces efforts et souhaiter qu'à son tour notre gouvernement fasse, lui aussi, quelque chose dans ce sens en se basant comme ces religieuses sur l'expérience acquise et non sur l'expérience à venir.

CLAIRE MONFERRAND.

Réplique

"A PLUSIEURS MONTRÉALAISES"

J'AI cru que mes voisines Montréalaises devenaient un brin jalouses. Pourtant !... Les Québécoises ont de la générosité plein l'âme. Elles ont souri à Troubadour. Mais, dans leurs jeunes têtes elles nommaient maintes beautés montréalaises, et savent fort le reconnaître. Vous avez aussi une qualité charmante : la gratitude. Elle doit donner à vos belles prunelles, un reflet intense.

Votre aimable défenseur a trouvé sa récompense plénière, ainsi, je dois penser.

Mais, comme les griffes de vos mains fines sont aigues. Elles éraflent notre épiderme ! hardiment, je vous crois, maintenant deux brins malignes, mes voisines. Nous avons des rires railleurs, ici. Et depuis quand qualifions-nous nos compagnons : Semi-Ready. Quelques têtes légères et montées ont réuni ce singulier composé, c'est certain. Des étourdies il en "naît" partout.

Des Semi-Ready j'en verrais surtout à Montréal. Regardez de près, voisines. Les "cavaliers" courtisent beaucoup vers la "trentaine" chez vous, alors qu'ils ont goûté pleinement la vie de "garçon."

Nos Québécois engagent plus jeunes leurs cœurs, et leur existence se fait double plus vite.

Ils aiment moins la vieille liberté de célibat, plus l'amour d'une femme. N'allez pas protester. Chut ! Je sais. Quand on a l'oreille fine, et qu'on la tend un peu, ce qu'on entend et devine !

Nous sommes pacifiques, vous jetez l'étincelle sans prudence. Si ce feu s'allume ! Les Québécoises auront des foudres, et vous serez consumées.

Que la bonne entente de naguère, reprenne place entre nous !

Croyez à la plus amicale des amies,

UNE QUÉBÉCOISE.

Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(Suite)

XXXIX

JE me sens bien plus sûre de moi, quand je suis dans la maison paternelle. Dès que j'en sors, je perds complètement mon orientation, mes pôles, c'est-à-dire, je n'ai qu'un pôle, là-haut dans le nord, et je la croirais impossible à atteindre, si ma petite boussole ne s'obstinait à se tourner toujours dans cette direction. Si j'acquerrais un seul jour la puissance de diriger moi-même mon navire, tu verrais comme il voguerait à pleines voiles vers le Nord. J'y pense toujours : un tour de gouvernail et ce serait fait. Le Dieu bon aurait pitié de nous et enverra dans mes voiles un vent favorable. Vois-tu, Bruno, c'est pour moi un si grand bienfait de croire que Dieu me guide et me protège et de garder cette ferme confiance : "Si Dieu le veut, je serai sa femme !"

Pourquoi Dieu ne le voudrait-il pas ? Les préjugés de caste n'existent pas devant lui ; il sait lorsqu'un être humain fait honnêtement son devoir, et lui vient alors en aide : il ne punit que la révolte contre sa volonté. C'est Lui qui a guidé ma main, la première fois que je t'ai écrit ; Lui qui nous a conduits à Cologne et nous a permis de nous retrouver dans cette grande salle. S'il a pu tant de choses, il peut faire encore bien davantage. Oh ! si je pouvais te communiquer ma foi d'enfant, simple, profonde, entière, combien tu serais plus heureux ! Tu posséderais un bonheur que je ne pourrai jamais te donner. C'est ma seule consolation, aujourd'hui que je me sens si douloureusement privée de ma mère, ma seule consolation, de me dire que Dieu en sait plus long que la meilleure des mères et qu'il a plus de puissance. Mais je crois aussi qu'il me châtierait d'une manière terrible, si j'oubliais mes devoirs et si j'agissais un seul instant contre ma conscience. Ne l'exige pas, car cela me fait peur, et je ne veux jamais avoir peur, pas une seule fois dans ma vie.

N'est-ce pas une faveur de la Providence de t'avoir donné à moi, avant que je n'ai entendu parler du veuf avec ses quatre petits enfants ? Je l'aurais infailliblement accepté, même s'il ne m'avait pas plu du tout, rien que par pitié pour ces orphelins. Que savais-je de l'amour avant de te connaître ? Je n'y croyais pas, j'en riaais, et j'aurais trouvé tout naturel de me sacrifier pour ces pauvres petits. Le bon Dieu le savait, et il a voulu me réserver un sort meilleur. Comment ne m'inclinerais-je pas sous sa main, s'il lui plaît d'éprouver la force de mon amour et de l'accroître par la contradiction ? Oh ! Bruno ! tu ne serais pas si dur et si amer, si tu pouvais, seulement un instant croire ce que je crois. Je remercie Dieu si fort, que mes remerciements se transforment en prières je n'ose rien demander autrement, car je suis trop sûre qu'il sait ce qui vaut le mieux pour moi.

On m'appelle. Nous partons demain. Après-demain,

je pourrai te dire où tu devras m'adresser ta prochaine lettre.

TA PETITE ULLA.

XL

Wanburg, 30 Juin.

Bruno ! mon Bruno !

Il y a un Dieu dans le ciel, et sur la terre, et dans le cœur des hommes ; quelquefois, il entr'ouvre un peu son ciel et nous y laisse jeter un regard, afin que nous reprenions des forces pour continuer notre pèlerinage.

A peine ma tante m'avait-elle considérée qu'elle dit à mon père : — " Dans huit jours, nous partons pour Ragatz, et il faut que tu me confies ta fille, mon cher beau frère. Elle paraît délicate, un peu anémique, avec cette pâleur, ces yeux creux, ces mains transparentes. Tu verras ! dans six semaines, je te la rendrai fraîche comme une rose ! — "

Mon père a soupiré, m'a regardé et a dit oui ! J'ai failli tomber à genoux de reconnaissance. Vite ! Bruno ! Sois avant nous à Ragatz ; fais-toi présenter par hasard à ma tante, elle a la passion des savants. Tu sauras lui plaire tellement qu'elle voudra t'avoir toute la journée, tous les soirs, à toutes ses parties. Bruno ! Mon tout ! ma vie ! Je vais pouvoir enfin me rassasier de te regarder, pour me dédommager d'une si longue privation. Je voudrais me faire toute petite et me cacher en toi, ne plus exister qu'en toi, jamais par moi-même. Il me semble que je devrais fondre comme la cire dans le rayonnement de ce tout puissant amour. Car tu m'aimes, n'est-ce pas ! tu m'aimes avec assez de violence pour me tuer, je le sais bien ; tu m'a déjà presque tuée par tes amères paroles. Tu savais qu'elles me feraient mal et tu les écrivais pourtant. Tourbillon d'orage, arrive, remplis mes voiles, pousse-moi, emporte-moi, et si par toi, je dois périr, j'aime mieux périr que de vivre sans toi,

Je sais que tu viendras. Et pourtant, écris-moi un seul mot, afin que je puisse supporter l'attente, jusqu'à ce que tu sois avec moi. Je voudrais que chacun de ces mots que je t'écris fût un regard : tu verrais comme mes yeux rayonnent.

Je sens qu'ils rayonnent, et de peur de me trahir, je les baisse dès qu'on me regarde, ou ils raconteraient mon secret. Quelle étrange chose ! Je ne me fais pas de scrupule de tendre un piège à cette tante qui m'est à peu près étrangère. Je suis maintenant l'étourdie et la mauvaise tête ; quand tu seras là, tu sauras décider ce que nous devons lui dire, car elle ne devinera rien. Elle n'a jamais eu d'enfants ; elle se place sans cesse dans les nuages, en compagnie de Kant, de Shelling et d'autres philosophes. J'ai peur que tu sois obligé d'écouter bien des discours ennuyeux : ce sera encore ma faute ! Son escorte consiste en une vieille dame de compagnie qui est myope, et sa nièce, une jeune personne déjà mûre, à laquelle tu devras faire un cour assidue ! Bruno ! j'en ris à mourir. Comment t'y prendras-tu pour faire le cour ? Lui jetteras-tu à la tête quelques-unes des douceurs dont tu m'as si libéralement comblée ?

Ma tante dit m'aimer beaucoup et veut me découvrir une ressemblance avec ma mère. Or, je suis tout à fait "le petit vin nouveau" du Rauchenstein, comme tu m'as une fois surnommée, et je ressemble aussi parfaitement à mon père que si j'avais travaillé à devenir son portrait. Comme nous allons rire souvent ensemble ! Viens, viens, je t'en prie ! Le courrier part ; je ferme cette lettre à la hâte. Je compte les heures jusqu'à ta réponse. Que faire seulement, pour que la joie ne m'étouffe pas !

TA FIANCÉE.

XVI

Greifswald, 2 juill. t.

Toute puissante souveraine !

Tu décrètes comme une vraie princesse ! "A Ragatz, au commencement de juillet !" Oui, oui, ce serait trop beau ; mais je suis un humble sujet, qui a des devoirs et qui est attaché à la chaîne : — pas de liberté avant le mois d'août ! Cela vaut mieux ; tu pourras au milieu de ta noble parenté réfléchir d'ici là, au prétendant qui t'offre ses quatre enfants et sa couronne ducal ! Je t'ai écrit des volumes depuis ma dernière lettre ; c'était fort bon de les écrire mais non moins sage de les déchirer. Je suis parvenu ainsi à l'apathie suffisante pour te répondre "comme une créature humaine" et je ne t'aurais pas fatiguée de mes discours.

Ma douce enfant ! je crois que je te hais ! j'ai lu une fois, deux fois, puis à des reprises sans nombres tes pages touchantes ; mais dès que je les quitte, il me prend un rire ironique, et lorsque je commence à t'écrire, je suis insensible comme une brute. Chaque goutte de mon sang est empoisonnée ; je ne respire plus le même air que les autres hommes ; c'est la passion que je respire partout. Pour me torturer davantage, tu me parles de "tes mains transparentes". C'est encore moi qui en suis cause, moi qui ai détruit ta belle et jeune santé ? Tu n'entendras plus parler de moi, si cela peut te guérir !

TON ESCLAVE DÉSESPÉRÉ.

P.-S. — Naturellement je pars demain pour la Suisse, avec ou sans congé. Je n'avais pas besoin de te le dire ? Quand au reste, repose-t'en sur moi.

XLII

Ragatz 11 juillet.
Hôtel des Sources.

Chérie !

C'est toi ! C'est là ton visage, ta démarche ! Diane ! Diane ! jette ton carquois sur ta gracieuse épaule, et perce-moi d'une de tes flèches. Tu n'est pas une mortelle. Je puis te revoir, je n'ose pas ! Tes yeux bleus sont si merveilleux, ta haute taille si majestueuse ! Étais-tu aussi belle lorsque je t'ai vue pour la première fois ? Et je te dis—Toi !—Oui, comme on parle aux divinités, parce que notre langue n'a pas d'autre mot. Je vais partir d'ici ; mon audace était trop présomptueuse. Comment oser t'approcher ? Ne sois pas si séduisante dans ton innocence. Je t'entends rire sous ma fenêtre. Grand Dieu ! j'en deviendrai fou !

BRUNO.

XVIII

Ragatz, 12 juillet.

Mon bien-aimé,

Séparé de toi jusqu'à demain, je veux t'envoyer vite un bonsoir et te dire que tu as débuté par un coup de maître. Nos deux demoiselles de compagnie chantent tes louanges, et ma tante dévore tes volumes, pour être demain à la hauteur de ta conversation. Elle m'engage à causer avec toi, afin de m'instruire, et je lui dis :—"Oui, ma tante, pourvu que tu m'en laisses le temps ;"—Si elle s'était doutée de tout ce que j'éprouvais, à l'instant de notre rentrée en gare, pendant que je collais ma figure à la vitre pour admirer le paysage ! Sur le quai, mon Hermès, qui m'aperçut de loin ! La tête me tourna si fort que je me cramponnai au bras de la vieille dame de compagnie, pour ne pas tomber. Ce fut une inspiration de génie de te présenter tout de suite à elle, en lui exprimant le désir d'offrir tes hommages à l'illustre princesse dont tout le monde vante la haute intelligence. Vraiment ! tu deviens un diplomate, tu es magnifique ! Demain je m'arrangerai pour que la promenade soit beaucoup, beaucoup plus longue qu'on ne l'a projetée. Tâche de trouver d'autres personnes à nous présenter, afin de ne pas demeurer le centre de l'attention générale, et que nous puissions causer un peu. Ah Bruno ! je suis trop heureuse.

ULRIQUE.

XLIV

Hôtel des Sources, 13 juillet 18..

Ma belle aux cheveux d'or !

Décidément, aimer une femme "de grande race" a ses avantages ! Eh bien ! tu possèdes une belle dose de sang-froid ! Je suis encore tout bouleversé de ta présence : la tête me tourne, depuis que je t'ai vue, toi, toi-même, et non plus l'image qui me hantait sans cesse ! — Et tu passes devant moi, comme si j'étais le fils de ton précepteur qui t'aurait servi de camarade toute la vie, en m'adressant un sourire amical. Si je...

Voici ton billet qui m'arrive par la fenêtre. Oh ! chère petite intrigante ! Je vais accrocher immédiatement un vieux conte français, membre de l'Institut, qui fait ici une cure quotidienne... de truites. Je l'amènerai demain au rendez-vous, avec deux diplomates américains, logés à l'Hôtel Ragatz. Comme tous les démocrates, les américains sont furieusement jaloux d'être présentés à une vraie princesse. Je les ai connus par hasard à Berlin. Mets demain une robe blanche, veux-tu ? Si tu as avec cela, une rose rouge à la main, cela voudra dire que tu consens à ce que je veux.

Il faut en outre que vous quittiez le pavillon de la Solitude pour le grand corps de logis, afin que nous soyions sous le même toit ; nous pourrions alors nous rencontrer sur l'escalier ; tu laisserais tomber ton mouchoir, selon l'usage invariable au théâtre, et nous échangerions ainsi nos lettres.

(A suivre.)

À travers les livres

OH ! le bon et beau livre ! Lequel ? Celui que M. Adolphe Poisson, le poète, vient de faire éditer. M. Poisson est un de nos sonneurs de lyre les mieux goûtés et les plus appréciés.

Pourquoi ? Non-seulement parce qu'il est vibrant lui-même mais parce qu'il a le don d'ébranler dans les âmes — et dans les âmes féminines surtout, — des fibres intimes et charmantes qui mettent aux yeux de douces larmes en même temps que des sourires aux lèvres. C'est un délice que de parcourir les quatre-vingt-une pièces de poésie que contient son recueil *Sous les Pins*, mais l'esprit y est quelque peu embarrassé pour faire son choix. Ici, c'est une fine leçon se cachant sous l'histoire que le vers raconte, là, c'est une aspiration, vers le beau, le grand, l'art ; plus loin, c'est un sentiment exquis de tendresse, délicatement exprimé ; plus loin encore, mais nous n'en finirions pas et il faudrait citer le recueil tout entier.

Je rapprocherai beaucoup *Le Billet de retour* (page 53) de la poésie d'Eugène Manuel, *La Robe blanche* quant à l'heureuse influence qu'elle est appelée à exercer. *La Robe blanche* a rapproché bien des ménages, prévenu beaucoup de divorces, *Le billet de retour* aidera, j'en suis sûre, au rapatriement de nos frères de là-bas ; et ceux qui laisseront le Canada prendront maintenant

... par prudence, un billet de retour !

Félicitations à l'auteur. Son vœu est exaucé, car, toutes les femmes qui liront son volume sentiront en effet, que leur cœur bat plus fort.

Compliments aux éditeurs, Messieurs Beauchemin et Fils, qui ont fait de ce recueil une œuvre typographique remarquable. La librairie Beauchemin prend depuis quelque temps un essor remarquable ; ce qui indique que le succès est toujours la récompense du progrès.

M. Henri Julien, le dessinateur bien connu, a illustré le volume de M. A. Poisson. M. Julien est un de ces artistes modestes dont on ne cèlèbre pas assez l'incontestable mérite. Ce que nous savons, cependant, du talent de M. Julien, c'est qu'une

œuvre signée de son nom est toujours une œuvre supérieure.

Lettres sur l'Île d'Anticosti, un fort intéressant volume de 315 pages imprimé sur papier de luxe, écrit par Monseigneur Charles Guay, protonotaire apostolique. C'est l'histoire de l'Île d'Anticosti depuis que ce fief a été accordé, par le roi Louis XIV, en 1680, à Louis Jolliet, le découvreur du Mississippi. Nous y voyons successivement le nom et les aventures de tous ceux qui, depuis cette époque, habitèrent l'île sans oublier la légende des exploits merveilleux de Gamache. C'est une lecture intéressante et instructive à faire, en ce moment, où l'attention est fixée sur Anticosti, dont les développements et l'accroissement, sous le régime Menier, tiennent presque du prodige. Les illustrations nombreuses qui agrémentent le récit sont comme des notes explicatives du travail qu'on y accomplit depuis quelques années. Souhaits et prospérité à l'Île d'Anticosti et à ses habitants, au nombre desquels, LE JOURNAL DE FRANÇOISE compte d'intéressantes abonnées, et fructueux succès de librairie au livre de Monseigneur Guay.

MM. Beauchemin en sont les éditeurs.

Et voilà qu'arrive, pour mes étrennes, un volume tout frais, tout pimpant, à typographie artistique, orné de photogravures charmantes. *Frontenac et ses amis*, tel est le titre. Vite, je regarde au nom d'auteur : Ernest Myrand. C'est assez pour m'assurer de la valeur réelle du livre. Les imprimeurs aussi, MM. Dussault et Proulx, ayant compris l'importance de cette étude historique, ont tenu à lui donner la toilette élégante et distinguée qu'on admire aujourd'hui.

Une autre œuvre donc à ajouter à notre bibliothèque nationale. Ce que je me réjouis à chaque augmentation, quand cette augmentation en vaut vraiment la peine comme celle-ci !

M. Myrand n'est pas seulement un écrivain — c'est un patriote, et je crois, en faisant cette déclaration, l'honorer autant qu'il le mérite. Déjà plusieurs œuvres historiques canadiennes sont sorties de sa plume ; nous lui devons des éclaircissements sur des points de notre histoire, restés trop longtemps obscurs, des détails de cer-

tains événements qui seraient encore enfouis dans nos archives, si son énergie, son travail, ses patientes recherches ne nous les avaient révélés. C'est ainsi que dans *Frontenac et ses Amis*, M. Myrand s'est bravement mis à l'œuvre de la réhabilitation d'une femme honnête, — la comtesse de Frontenac — vilipendée, calomniée par des historiens de pacotille, et il y a réussi au moyen de documents authentiques les plus irréfutables.

J'espère que M. Myrand continuera à nous donner longtemps, longtemps encore des études aussi attachantes que celles qu'il a déjà publiées. Nos gouvernants devraient fortement encourager et favoriser, par les moyens qui sont en leur pouvoir, des œuvres de ce genre : ce sont des monuments qui s'édifient lentement et sûrement à la gloire et à l'immortalité de notre grande nationalité canadienne-française.

La Revue Canadienne commence avec l'année 1903, une ère nouvelle. La livraison de janvier, imposante et belle dans sa toilette fraîche, ne manque pas, tout d'abord, d'attirer le regard. Le sommaire et les illustrations fixent ensuite l'attention d'une façon durable. Évidemment, un sang jeune et généreux a été infusé dans les veines de la vieille *Revue*. Le ton y est plus varié, plus moderne ; l'esprit y est plus large et, Dieu sait combien elle en avait besoin, la pauvre. La nouvelle direction, qui se compose maintenant de MM. Alphonse Leclaire et Albert Jeannotte, a l'intention de suivre de très près le mouvement littéraire en notre pays comme à l'étranger, de faire surtout connaître nos écrivains canadiens dans leurs œuvres et de faciliter aux jeunes les dispositions artistiques dont ils peuvent être doués en mettant à leur disposition les pages de la *Revue Canadienne*.

Voilà un programme séduisant, auquel la bonne volonté des abonnés devrait en premier lieu collaborer. Souhaits sympathiques à la nouvelle direction de *La Revue Canadienne*.

FRANÇOISE

Dans notre pays, tout enfant peut aspirer aux honneurs et à la richesse ; ayons donc soin de cet enfant, donnons-lui une instruction virile et chrétienne, une instruction capable d'en faire un honnête homme, et un bon citoyen.

HONORÉ MERCIER.

Notes de voyage

M. L. J. Rivet, qui fait en ce moment un beau et fructueux voyage dans le Sud de la Californie et au Mexique, nous envoie quelques notes de voyage que nous publions avec satisfaction :

Los Angelès, 17 novembre, 1902.

J'AI l'intention d'être à Montréal à l'époque des fêtes de Noël et du Jour de l'An. Mais il faut du courage pour laisser un pays où le printemps semble éternel, où les fleurs sont sans cesse renouvelées, nous qui sommes habitués à ne voir des roses qu'en été, et encore elles ne durent pas tout l'été ; puis nos rosiers sont à peine hauts comme ça tandis qu'ici, il faut voir ! ils grimpent jusque pardessus les maisons, s'accrochant un peu partout, comme ils peuvent.... Le dicton : " ne dure que ce que durent les roses," n'a probablement pas cours ici, où le parfum des fleurs embaument l'atmosphère d'un bout de l'année à l'autre. Et penser que je dois pourtant laisser cet Eden ! car c'est bien le nom que porte cette partie de la Californie. *Los Angelès* veut dire : *La Vallée des Anges* et *Passadena*, à quelques milles d'ici signifie *Portes de l'Eden*. Si dans un tel entourage, je deviens séraphin, les Canadiens auront le rare spectacle de me voir revenir au pays à tire d'ailes.

J'écrivais à un de mes amis l'autre jour, un de nos jeunes artistes, et lui conseillais fortement de se diriger de côté en passant par Santa-Fé. Je lui promettais des émotions et des sujets de tableaux à faire dans l'Arizona. J'ai beaucoup voyagé, vous le savez, eh bien ! jamais je n'ai vu de panorama comme celui qui se déroule le long de la route dans l'Arizona : c'est une vraie féerie. L'atmosphère est d'une limpidité telle que l'on croirait les montagnes presque à portée de la main, elles sont cependant à de grandes distances, leur sommet se découpe dans un bleu à faire rêver les artistes. Ce bleu intense de l'atmosphère que l'on critique dans les tableaux de la nouvelle école, ici, on le palpe, on le sent... Le soleil est chaud, mais à la saison où nous sommes, il ne brûle pas ; ses rayons semblent pénétrer la nature et lui donner ce relief qu'on ne rencontre que dans les pays d'Orient.

En certains endroits, c'est l'Orient.

On se croirait transporté, comme par enchantement, en pleine Palestine ; jusqu'aux habitations des Indiens à Pueblo, lesquelles, construites à toits plats, continuent à rendre l'illusion réelle, et ces lieux ont vraiment un aspect biblique, si je puis m'exprimer ainsi.

Je voudrais pouvoir chanter la gloire des combattants qui ont conquis ce pays aux féroces Apaches. Je songeais à tout cela en traversant cet immense désert américain où tant de chercheurs d'or ont laissé leurs os.

Le souvenir de l'Espagnol est encore vivace ici, par ses missions et par le nom des montagnes et des villes. Parmi ces dernières, il y en a de très intéressantes, telles que Santa-Fé, Alhupuerque, etc, bâties dans le style mauresque ; ce style n'a rien de commun avec ce qu'on est habitué à voir dans le nord ; l'effet en est pittoresque, bizarre et vaut la peine d'être fixé sur la toile. Mais allez donc donner ces teintes multiples, reproduire cette transparence de l'atmosphère ! c'est à désespérer presque le plus fin coloriste...

Mexico, 9 décembre 1902.

2° Il faut du courage pour écrire en voyage, quand on est des jours et des nuits en c'emin de fer, à travers un pays brûlé par le soleil, où tout est désert, où on éprouve le besoin de se reposer et de se ressaisir et non d'écrire. Je suis arrivé hier seulement, aussi je n'ai pas eu le temps de faire des études de mœurs, mais cependant ce que j'ai vu de Mexico me dit que c'est bien une ville cosmopolite et s'il n'y avait pas N.-D. de La Guadeloupe, les sombreros et les zarapes des Mexicains, gens du peuple, Mexico ressemblerait aux villes que l'on voit en France ou en Italie. Pour l'Amérique, c'est tout de même extraordinaire de voir une ville qui ne ressemble pas à une ville américaine, celle-ci a vraiment un caractère particulier. Dans les cafés, aussi bien que dans les hôtels, tout nous rappelle le beau pays de France ; vous vous rappelez Paris et le garçon de café avec ses deux cafetières, l'une remplie de café et l'autre de lait chaud, les petites tables rondes où l'on prend une consommation, pendant que vous, madame, vous buvez à petits coups un

verre d'orgeat ou de sirop de groseille et qu'autour de vous ces messieurs prennent leurs cigarettes ? c'est encore ça.

Les gens du grand monde ont des équipages comme partout d'ailleurs, et ils les font voir, car vous ne me direz pas que c'est amusant de sortir, avec la plus belle voiture et les plus beaux chevaux qui soient, à cinq ou six heures du soir, dans une rue étroite au petit pas, si ce n'est pour se faire voir ?

Je n'ai pu me décider à aller voir un combat de taureaux, il y en avait un hier, où dix ou douze chevaux se sont fait éventrer, mais j'ai préféré aller entendre un pianiste mexicain qui, ma foi, joue admirablement bien. Je veux m'aguerrir avant d'aller voir la prochaine course de taureaux, dimanche prochain.

Il y a peu de chose dans Mexico qui nous rappelle le souvenir de Montezuma, si ce n'est les pièces conservées au Musée, et que j'irai voir, soyez sûr, comme j'irai aussi voir les endroits où l'on a fait des fouilles très intéressantes, mettant à jour des constructions d'une époque très reculée. Somme toute, il y a des choses très intéressantes à visiter, outre N. D. de La Guadeloupe, les sombreros et les zarapes, il y a aussi la ville par elle-même qui, vue du haut de la tour de la cathédrale, ressemble assez à Jérusalem, avec ses toits plats et ses carrés de maisons.

L. J. RIVET.

AUDITION MUSICALE

M. Alexis Contant, l'intelligent organiste de l'église Saint-Jean-Baptiste, a l'intention de donner vers la fin de janvier, une audition musicale à la salle Karn, afin de faire connaître au public sa dernière composition. Elle consiste en une messe, dont la savante orchestration a dû nécessiter un travail méritoire et patient. M. Pelletier, le professeur de musique bien connu en cette ville et dont la compétence ne fait de doute pour personne, recommande chaudement la nouvelle messe de M. Contant et lui reconnaît une inspiration vraiment supérieure. C'est donc une des bonnes œuvres canadiennes à applaudir et nous espérons qu'un public enthousiaste et convaincu se portera, nombreux, à la salle Karn pour saluer cette œuvre.

Cette audition est sous le patronage, efficace et généreux, des dames de la Société de la Saint-Jean-Baptiste.

☀ PAGE DES ENFANTS ☀

Causerie

TOUTE fin d'année apporte, chez le commerçant comme chez l'homme d'affaire, l'obligation de faire un rapport détaillé de ses profits et de ses pertes, puis, on prend les moyens les plus sûrs pour augmenter les uns et diminuer les autres.

De même pour vous, jeunes amis. A l'aurore de l'année qui s'ouvre devant vous, ne songez pas seulement à l'avenir et à tout ce que vous en attendez, mais repassez bien dans votre esprit, seul à seul avec vous-même, les profits et les pertes de l'époque envolée.

Avez-vous donné à l'étude, à vos livres, toute l'attention qu'ils méritent ? Ne manquez pas ce retour sur la manière dont vous employez votre temps alors que dans les maisons d'éducation, où vos bons parents vous ont placés, les minutes, les heures, les jours sont comptés par eux et payés à votre intention.

Heureux ceux pour qui ce regard jeté en arrière ne laisse aucun remords. Les autres prendront la résolution très ferme d'obtenir un meilleur résultat l'an prochain.

De mon côté, j'avise à faire notre réunion la plus intéressante possible. J'ai en vue des améliorations, des sujets de concours instructifs et amusants.

A propos, je vous promets à Pâques un grand concours et distribution de prix magnifiques aux heureux concurrents, lesquels seront divisés, cette fois, en trois catégories distinctes, les petits, les moyens, les grands.

Les cadeaux et les souhaits du premier jour de l'année, vont maintenant faire place au gâteau traditionnel de la fête des Rois, fête qui a été, celle-là de tous temps, de tous pays et de tous lieux. Comme le jour de l'an et le jour de Noël, cette fête est toute familiale, elle intéresse les enfants, petits et grands, qui, tous, ont part à la distribution du gâteau des Rois.

J'aime beaucoup cet usage en certaines parties de la France qui consiste à en offrir la première tranche "au bon Dieu", c'est-à-dire au premier pauvre qui, cette année là ira de-

mander l'aumône. J'ai la douce confiance que mes neveux, au soir du 6 janvier, auront porté la couronne royale en faisant partager à mes nièces gentilles le léger fardeau d'une régence d'une heure... sans responsabilité aucune.

TANTE NINETTE.

Les récompenses du concours

À mon grand regret, les récompenses méritées par les meilleures concurrentes, après les lauréates, n'ont pu être distribuées au jour de l'an. La directrice les ayant fait venir de loin, car, vous ne trouverez rien de semblable à Montréal, ne les a reçues que ces jours derniers. Toutes aujourd'hui, j'espère, sont en possession de leurs prix d'encouragement et nul doute que mes neveux et nièces savent apprécier à leur mérite. Ces reproductions des tableaux des plus grands maîtres sont d'une valeur artistique réelle, vous pouvez sans crainte, les faire encadrer pour les garder avec vous toujours ; elles ne dépareront pas la plus jolie chambre, et je suis sûre, mes petits amis, que vous songerez à être reconnaissants au *Journal de Françoise*, qui, a fait dans leur acquisition un sacrifice monétaire assez considérable.

Pour ma part, je m'estime très heureuse de vous donner ce cadeau-souvenir. Vous avez tous bien travaillé et tout travail mérite une récompense.

Mes neveux et nièces, qui n'ont pas été heureux, ne doivent pas se décourager. Ils auront l'occasion de se reprendre et de mieux faire dans l'avenir. Beaucoup ont été rayés, non parce que leur composition littéraire n'était pas bonne, mais parce qu'ils n'avaient pas exactement rempli les conditions du concours.

En général, je suis satisfaite de l'effort et du travail ; qu'on ajoute à ces qualités, la persévérance, et le succès suivra de près.

Bon ouvrage et préparez-vous au prochain concours !

TANTE NINETTE.

N.B.—A cause d'un retard dans l'envoi des photographies des lauréats, les portraits ne paraîtront que dans le prochain numéro.

TANTE N.

[Je publie avec plaisir les meilleures lettres du concours après celles qui ont mérité des prix.]

" GRAND CONCOURS "

No. 1.

A une amie des plus aimables

Bonjour ! bon an !

Puisque c'est jour de souhaits et de vœux, je n'ai garde d'oublier une petite amie, combien charmante ! qui sous la forme gracieuse d'une feuille vert tendre, a su conquérir à la fois, et notre cœur et notre esprit.

Avec le gai soleil du printemps, elle nous est apparue une première fois. Toute fraîche et toute délicate, oh ! douze nervures, un sourire de bienvenue l'accueille. Puis la gentille, dans des visites bi-mensuelles toujours désirées, se montre tour à tour, causeur spirituel, primesautier, à la note grave et profonde parfois ; poète à la voix mélodieuse et suave ; mais c'est pardessus tout, l'amie sincère et prévoyante, le guide, le conseil, avec combien de tact, de tous les foyers canadiens. Plaçant bien haut sa devise : " Dire vrai, faire bien," elle accomplit avec un succès toujours grandissant, la noble, sérieuse et bien-faisante mission qu'elle s'est imposée.

Que lui souhaiterais-je à l'aurore de ce nouvel an ? Dix-neuf cent trois montre à l'horizon son minois à demi voilé ; toute sa personne est enveloppée de mystère. Que va-t-il apporter ? Bien sûr, il dissimule sous les replis de son manteau tout blanc de neige, une douce prospérité à l'amie bien chère. Ce désir, cet espoir, ma grande amitié voudrait le voir se réaliser. Qu'on l'aime comme je l'aime ; qu'on l'apprécie comme si bien elle le mérite ; qu'une réception chaleureuse et cordiale soit partout et toujours son partage.

Voilà les vœux que forme pour "elle" la plus humble comme la plus aimante de ses petites amies.

COMTESSE ISAURE.

☀ PAGE DES ENFANTS ☀

A la meilleure amie d'une jeune fille

Mademoiselle,

Bonne année ! Heureuse année ! Car, enfin ! Ce Jour de l'An si rare, si attendu, si long à venir ; si joyeux, si bruyant, si doux, si mélancolique, si vieux, si plein de souvenirs, si jeune, si plein de rêves ; si plein d'alégresse !

Ce jour qui laisse après lui—comme la comète—une trainée lumineuse ! Ce jour qui ouvre les cœurs, pour se bien aimer ! Ce beau jour est arrivé... Il ne peut augmenter ma tendresse, mais il me donne l'occasion de vous dire le souhait—que je désire de toute mon âme voir s'accomplir.

Voilà ce vœu : une parfaite santé ! A bas les migraines ! A bas les longues heures d'insomnie ! A bas toutes, toutes les choses qui pourraient vous faire souffrir ! S'il est exaucé, ce souhait vous rendra heureuse, très heureuse ?

Je voulais vous désirer que vos élèves vous aiment comme je le fais ; mais je m'aperçus que c'est inutile : toutes, ont les mêmes sentiments d'amitié respectueuse, que moi : vous ne l'ignorez pas ? Cependant, laissez-moi croire que je demeure la plus convaincue que vous méritez le bonheur !

—Ma chère et patiente amie, lisez encore ces lignes :

Oh ! ne quittez pas ce chemin fleuri de la science, où nous vous suivons, enhardies, attirées par le charme de votre enseignement si parfait ! N'écoutez pas certains conseils, que toutes nous trouverions mauvais ! détestables !

Sur cet avis plein de ma jeune sagesse, je signe avec enthousiasme !...

Votre sincère,

JEANNETTE.

Chère Tante Ninette,

Pour me conformer au sujet du concours, j'ai essayé de trouver quelque chose à écrire à mes petites amies ; je n'ai rien pu leur dire, qui ne soit ce que nous nous racontons chaque jour...

Mes grandes sœurs me répètent l'une après l'autre : " Ah ! tu vas concourir... tâche de trouver quelque

chose d'original, que ce ne soit pas ce que tu as écrit jusqu'à présent pour tes lettres du jour de l'an."

Je donne ma langue au chat ; et je vais vous écrire à vous, chère Tante Ninette, qui êtes notre grande et meilleure amie. Cela va-t-il m'empêcher d'avoir part au concours ?

Mais comment faut-il donc faire pour trouver " quelque chose de pas banal," comme on m'a dit ?

L'année dernière, parmi mes étrennes, j'ai reçu une charmante image. Elle porte une inscription que j'ai envie de copier tout simplement : " Je vous souhaite une bonne année " accompagnée de beaucoup d'autres, " et le paradis à la fin de vos jours." Il paraît que ce sont les vœux qu'un grand saint adressait à ses amis, en son temps.

Je crois qu'on ne peut rien désirer de meilleur, pourtant il me semble que c'est un peu sec de copier les souhaits des autres, tout court.

Ainsi, chère Tante Ninette, pour " ces beaucoup d'années," je demande au bon Dieu qu'Il daigne vous conserver tous ceux que vous aimez, qu'Il vous accorde la prospérité et la santé, sans laquelle on ne saurait être heureux, me souffle-t-on.

Veuillez, chère Tante amie, agréer les affectueux sentiments de votre nièce, et les bons baisers qu'elle voudrait vous donner, " pour de vrai."

RÉGINE DESHÊTRES.
(13 ans.)

LES JEUX D'ESPRIT

Quel est le philosophe qui a dit : Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien ?

Charade amusante

Combien d'œufs sauriez-vous manger à jeun ?

Histoire Sainte

(Pour les enfants jusqu'à 12 ans).

Qu'était Josué, que fit-il, et en quelle occasion ?

La petite Lili raconte à son amie Jeanne, qu'on vient de lui faire cadeau d'une poupée.

—Et puis, tu sais c'est une poupée parlante.

—A ta place, j'aurais de la défiance... Car si tu fais quelque sottise elle est capable d'aller tout raconter à ton papa...

Petite poste en famille

Je sympathise de tout cœur avec toi *Marguerite des Prés*, il faut avoir été un bien bon-papa pour se faire tant regretter de sa petite-fille. Je suis contente tout de même que tu demeures en ville, petite nièce, et merci encore pour tout ce qu'il te plaira de m'envoyer pour la page des Enfants.

Non, certes, *Régine Deshêtres* peut être contente, sa lettre n'était pas banale et si j'avais eu voix au chapitre... mais j'avais tant répété sur tous les tons, que je ne voulais pas donner mon opinion en cette affaire. J'espère cependant qu'elle sera un peu dédommagée par le souvenir que je lui envoie, et dont elle est si bien capable d'apprécier la valeur artistique. Je l'attends au concours de Pâques et même avant si elle le voulait bien. Merci à *Irène Chabot* de son baiser que je lui rends au centuple ainsi qu'à *Yvonne* qui m'a écrit une si gentille lettre, et je réitère tous mes bons souhaits de belle et heureuse année.

Ma nouvelle nièce, *Alice Taché*, pour qui j'ouvre les bras tout grands, ne m'est pas tout à fait étrangère ; je me rappelle l'avoir vue à la Malbaie alors qu'elle était haute comme ça... Merci de tes souhaits que je te rends avec plaisir. Reviens encore, tu auras toujours ta place au salon de Tante Ninette. Je t'embrasse de tout cœur.

Denis Gérin, de Coaticook, tout en étant le plus nouveau de mes correspondants, n'en est pas moins le moindre et à lui aussi je lui envoie mes bons souhaits avec une caresse toute spéciale à son intention.

Comtesse Isaure. Je ne suis pas coupable de l'ostracisme qu'on a fait subir à sa lettre qui était si bien, si bien, qu'elle en était même *trop bien* !... Je tiens cependant à lui donner le souvenir accordé à tous ceux de mes neveux et nièces qui ont pris part au concours, à quelle adresse vais-je l'envoyer ?

Pour l'apostolat de la prière dont elle veut faire partie elle et ses sœurs, qu'elle écrive à Mlle Christine de Linden, 6 Queen's Gardens Hove, Brighton, Angleterre, elle donnera les indications voulues et saura faire parvenir à destination les offrandes qu'on lui enverra.

TANTE NINETTE.

Bloc-Notes

Bonne et heureuse année !... et du charbon jusqu'à la fin de vos jours. Il est toujours consolant de penser qu'après, nous serons logés — peut-être même chauffés — tout à fait gratuitement. En attendant, bonne et heureuse année !

* * *

Comme les jours vont vite, Seigneur ! Je veux vous parler de Noël, et, il me semble presque faire un retour de six mois en arrière. Fixons donc par quelques souvenirs les heures qui passent si prestement. Pour ma part, j'aimerais à me rappeler la messe de minuit 1902 à la chapelle du Mont St-Louis, où, fuyant les *ul* mineurs du savant Beethoven, donnés en mon église paroissiale, j'allai entendre un plain-chant harmonisé sur les airs de Noël. On y chantait, pour la première fois, la messe composée par le Dr Edouard Desjardins, lequel comptera désormais à son avoir toutes les bonnes pensées, les saintes aspirations que sa composition a suggérées à l'âme des auditeurs.

Je félicite M. le directeur du Mont Saint-Louis qui a encouragé de la bonne façon une œuvre canadienne en même temps qu'il a eu le courage — le mot n'est pas trop fort — de continuer les anciennes traditions et de faire revivre en nous les vieux Noëls dont la fine grâce est aussi pénétrante que convertissante.

* * *

“Les cadeaux dans les souliers quand on devrait plutôt faire la fête à ceux qui n'en ont pas !” J'y songeais chaque fois que devant les étalages de jouets, je surprenais des marmots déguenillés, qui, le nez aplati sur les vitres, contemplaient de cet air singulièrement triste, que savent prendre les enfants, parfois, les merveilles qu'il ne leur était pas donné de voir de plus près.

Et j'ai trouvé l'idée de M. Gauvreau, directeur du Théâtre National, charmante et généreuse de donner à ces déshérités de la fortune quelques heures récréatives pendant les quelles ils ont été vraiment heureux. Je n'ai pu être témoin de la joie de ces enfants, mais les échos qui m'en sont revenus m'ont convaincue sans peine de l'émotion éprouvée par les spectateurs de cette scène. Et pour donner plus de cachet encore à la distribution des jouets qui accompagna cette enfantine démonstration, M. Gauvreau fit chanter par ces centaines de petites bouches *Il est né le divin Enfant* et autres pastorales qui associeront dans l'esprit des petiots le mot de Noël avec un des événements heureux de leur enfance. Si les airs “tant aimés, doux et tendres,” disparaissent de nos églises, ils ne seront pas perdus tout à fait. Nous les retrouverons dans les théâtres.

* * *

Remerciements bien sincères et profondément reconnaissants pour les nombreuses congratulations qui sont arrivées de toutes les parties de la Province relativement au nu-

méro de Noël et du Jour de l'An du JOURNAL DE FRANÇOISE.

A ce sujet un membre distingué du clergé écrit :

“Le numéro de Noël est bon ; il y a là le sentiment patriotique et religieux, fort, intense et communicatif dans son ensemble, traduit en un style sobre, vibrant, juste : c'est une progression ascendante.....”

Impossible de lutter contre la tentation irrésistible de citer encore quelques lignes d'une femme aussi fine que délicate, aussi spirituelle que bonne. La cousine de Miss Piug-Pong, peut-être !

Voici :

“Votre numéro de Noël est charmant. Les articles si à propos à cette époque de fêtes, raniment les vieilles traditions en train de mourir en évoquant encore la naïveté des jeunes années. Si nos bas ne sont pas percés, nos illusions, elles, sont trouées, hélas ! par la flèche rapide du temps... Vos lectrices vous savent gré de les ramener à la cheminée.....”

A tous, encore une fois, merci.

FRANÇOISE.

EN GLANANT

Baudelaire, que l'on parle de statuer — tout arrive — eut, à une certaine époque, la velléité d'entrer dans le journalisme politique. Un de ses amis, Arthur Ponroy, lui proposa de collaborer à un journal quotidien que son père, avoué dans l'Indre, voulait fonder à Châteauroux pour la défense des intérêts conservateurs. La place de rédacteur en chef était à prendre ; Baudelaire l'accepta et partit pour Châteauroux.

Dès son arrivée, un grand repas fut donné en son honneur. Il y avait là les principaux actionnaires du journal, de riches et bons bourgeois, un peu prudhommesques. Baudelaire ne desserra pas les dents. Au dessert, un convive s'étonna de ce mutisme :

— Mais, monsieur Baudelaire, vous ne dites rien ?

Le mystificateur répondit :

— Messieurs, je n'ai rien à dire. Ne suis-je pas venu ici pour être le domestique de vos intelligences ?

Le lendemain il épouvanta l'imprimeuse du journal, une vieille veuve, en lui demandant où était “l'eau-de-vie de la rédaction.”

Crédit au roi

Un amusant incident s'est produit dimanche dernier, dans la cathédrale de Saint-Paul, à Londres, au cours du

service d'actions de grâces qui y fut célébré par l'évêque de Londres, Mgr Winnington-Ingram.

Au moment de l'offrande, un clergyman se dirigea vers le roi et la reine, qui occupaient deux fauteuils isolés au milieu de la nef, et tendit l'aumône. Et alors on vit ce spectacle unique : le roi d'Angleterre, l'empereur des Indes, fouillant dans ses poches et n'y découvrant pas le plus petit penny. La reine Alexandra, qui avait suivi tous les mouvements de son royal époux, faillit éclater de rire. La majesté de l'endroit, seule, la retint.

Tous les deux ont pris d'ailleurs, une revanche, après l'office. Edouard VII, tout en remerciant l'évêque de Londres, lui a fait part de sa détresse et l'a prié de lui faire crédit.

— Ce n'est pas le premier crédit que je demande, a-t-il ajouté, en riant aux larmes.

Cuisine Facile

HUITRES A LA POULETTE

Ebouillantez une douzaine d'huitres. Coulez les et ajoutez à leur jus, du sel, une demi once de beurre, le jus d'un demi citron, une roquille de crème et une cuillerée à thé de farine délayée.

Battez le jaune d'un œuf et ajoutez le à la sauce que vous mêlez jusqu'à ce qu'elle épaississe. Placez les huitres sur un plat chaud, versez la sauce autour en y ajoutant du percil haché.

FILET MIGNON (Sauce Béarnaise).

Procurez-vous trois livres de filet de bœuf, enlevez la partie grasseuse et piquez la viande de minces morceaux de lard salé, ajoutez poivre et sel et faites cuire au four trente minutes. Tranchez et versez avec une sauce Béarnaise que l'on fait comme suit :

Réduisez un gallon de consommé à une pinte et gardez chaud.

Battez le jaune de quatre œufs, et mêlez-les avec un peu de beurre en y ajoutant graduellement une chopine de consommé.

Pendant que vous battez cette sauce, incorporez une cuillerée à soupe de vinaigre et un peu de jus d'oignons. Mélangez bien sur le feu, mais ne laissez pas bouillir.

EPERLANS AU GRATIN.

Asséchez une douzaine d'éperlans. Mettez dans un plat (baking dish) une couche de pain émiettée, assaisonnez de poivre et de sel et couvrez de tranches de tomates dont vous aurez enlevé la pelure. Mettez un second rang de pain, poivre et sel et une roquille environ de jus d'huitres. Laissez cuire vingt minutes.

JEAN DESHAYES, Graphologue
13 rue Notre-Dame, Hochelaga,
MONTREAL